elle se situe dans une aire discursive quelque peu différente de celle de la correspondance, tout en relevant du même processus de recherche et d'affirmation identitaire. En effet, l'un des aspects les plus intéressants des écrits de Marguerite est la manière complexe dont s'effectue l'inscription textuelle de l'identité, à travers divers positionnements et postures. Surtout à propos des *Mémoires*, le commentaire éditorial d'É. Viennot éclaire les enjeux identitaires donnés à voir par un discours que l'on pourrait qualifier de personnel ou d'autoréférentiel (à l'adjectif « autobiographique », utilisé par l'éditrice, je préfère le terme autoréférentiel, moins précis mais moins conditionné par la conception moderne de l'autobiographie).

L'introduction qui précède chacun des écrits fait clairement état des sources manuscrites et imprimées disponibles, de même que des principes d'édition qui ont été adoptés. En ce qui a trait à l'établissement du texte, l'éditrice opte pour la modernisation de l'orthographe et de la ponctuation. Cette pratique paraît ici motivée non seulement par la volonté de rendre les textes plus lisibles, mais surtout par la difficulté à identifier la version du texte qui correspondrait précisément aux intentions auctoriales. Il est toutefois dommage de perdre la couleur particulière de la version retenue, au profit d'un texte en quelque sorte idéal, qui supprime en les invalidant les pratiques des copistes ou des imprimeurs.

La présentation des variantes est claire et l'annotation historique se fonde sur une solide documentation. Les annexes proposent des pièces justificatives qui éclairent principalement la bibliographie matérielle des textes ; on y retrouve également des observations sur l'attribution erronée de certains poèmes à Marguerite, de même qu'une chronologie sommaire des événements de sa vie. L'ouvrage se termine par un glossaire, un index et une bibliographie, qui constituent autant d'instruments facilitant et complétant la lecture.

Établie avec clarté et présentée par une éminente spécialiste de Marguerite de Valois, cette édition de belle facture représente un document essentiel pour tous ceux et celles qui s'intéressent aussi bien à l'histoire politique qu'à l'évolution des formes autoréférentielles qu'à l'émergence de la prise de parole féminine à la fin de la Renaissance.

JEAN-PHILIPPE BEAULIEU, *Université de Montréal*

Royaume de féminie. Pouvoirs, contraintes, espaces de liberté des femmes, de la Renaissance à la Fronde. Éd. Kathleen Wilson-Chevalier et Éliane Viennot, avec la collaboration de Michel Melot et Céleste Schenck. Coll. « Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance », n° 16. Paris, H. Champion, 1999. P. 299.

Ce volume accueille les actes du colloque tenu au château de Blois en octobre 1995. Il regroupe les travaux d'une quinzaine de chercheurs de plusieurs pays et représentants de diverses disciplines. Les essais sont regroupés autour de trois thèmes

qui éclairent tour à tour les différentes facettes du pouvoir grandissant des femmes en France de la Renaissance à la Fronde : 1) le pouvoir de faire, de créer ou de s'exprimer ; 2) le pouvoir sur l'autre (les autres) et les exercices du pouvoir ; 3) la perception et la représentation des pouvoirs et des rôles sexuels dans la littérature et dans l'art.

La première partie s'ouvre par un portrait de Jacqueline de Montbron. Sa physionomie morale nous est connue par les témoignages de ses contemporains, en particulier par les anecdotes contées par le seigneur de Brantôme, son beau-frère. Madeleine Lazard nous invite ici à redécouvrir les nombreux talents de Montbron et s'arrête tout spécialement sur sa prédilection pour la géométrie et l'architecture. Preuve de ses capacités assez exceptionnelles dans ces disciplines, son propre château (le Château-Neuf), un bel édifice de la Renaissance, dont elle a dressé elle-même les plans et a veillé soigneusement à leur exécution. Le second article paraît pour ainsi dire « trop tard » (un problème assez fréquent avec les publications d'actes). En effet, compte tenu des recherches pointues menées ces dernières années par nos collègues canadiens, Diane Desrosiers-Bonin et William Kemp qui préparent actuellement l'édition critique de *l'Epistre tres utile faite & composée par une femme Chrestienne de Tornay*, l'essai de Mary McKinley apporte aujourd'hui peu de neuf. Reconnaissons à l'auteur le mérite de remettre en mémoire le rôle essentiel joué par les Huguenotes dans la revendication des droits de la femme, le droit de jouer un rôle actif dans l'Église et d'enseigner l'Évangile. Hannah Fournier s'intéresse à Marie de Gournay traductrice de l'Antiquité classique. La traduction des textes anciens tient une place importante dans la formation intellectuelle de Gournay. C'est aussi le moyen de « faire ses preuves » avant de passer à l'écriture. Fournier examine ici la pensée théorique de Gournay et sa mise en pratique à partir de la traduction qu'elle donne d'une ode horacienne (Livre III, ix). Elle conclut que si la traduction est bien la preuve de son « savoir faire », elle est aussi la preuve de la légitimité de sa revendication d'égalité, en somme de « son droit à une place parmi les intellectuels de son temps » (p. 50). Enfin, dans une étude sur les pratiques matrimoniales à partir de cas spécifiques, Danielle Haase-Dubosc s'attache à montrer deux faits essentiels : l'écart qui existe alors entre le droit (fort restrictif pour les femmes) et sa pratique (souvent très libérale et surtout très diversifiée) ; la primauté accordée par le système juridique aux intérêts de la famille au dépens des droits de la personne.

Dans la deuxième partie, Simone Bertièrre examine le cas des régentes et cherche à déterminer la mesure de leurs pouvoirs. Myra D. Orth s'intéresse au mécénat de Louise de Savoie. L'examen des livres commandés par la reine mère lui permet de montrer la manière dont elle a usé du pouvoir du livre pour promouvoir le règne du jeune François I^{er}. Le parcours politique de Marguerite de Valois (et son impressionnant *come back*) fait l'objet de l'étude suivante par Éliane Viennot. À la lumière de sa *Correspondance* (récemment rééditée par Viennot [Champion, 1999]), celle-ci est capable d'élucider les stratégies employées par Marguerite de Valois pour récupérer le Comté d'Auvergne et rentrer à Paris où elle fit construire un Palais et anima une cour brillante. Géraldine A. Johnson passe en

revue les entreprises artistiques de Marie de Médicis. À partir de l'examen de ses commandes comme le cycle de Rubens, elle réussit à repérer la recherche d'un langage pictural qui présente la régente sous un éclairage favorable conciliant ses ambitions politiques, épouse soumise, mère du roi, mais aussi « femme forte ». Dans son analyse des procès pour meurtre du conjoint, Dorothea Nolde montre que le rapport du pouvoir dans le mariage est extrêmement complexe et qu'en réalité « il se négocie et renégocie tout au long de la vie conjugale » (p. 133). Le pouvoir dont jouirent les abbesses de Fontevraud sur la communauté des religieuses et des religieux jusqu'à la Révolution, a intrigué la critique. Cette situation tout à fait exceptionnelle répondait au vœu du fondateur de l'ordre, Robert d'Arbrissel, qui, en passant la direction de l'ordre à une femme (Pétronille de Chemillé), cherchait non pas à promouvoir les femmes, mais à abaisser les hommes. Qu'elle ait duré pendant plus de six siècles s'explique, selon Michel Melot, par le fait qu'elle ne présentait aucun risque de contamination dans le monde extérieur. Melot conclut son étude ainsi : « cette inversion sexuelle du pouvoir ne pouvait s'exercer que dans le cadre circonscrit d'un monastère, lieu dans lequel les fonctions sexuelles sont neutralisées, sinon niées, tant pour les hommes que pour les femmes » (p. 144).

La troisième partie demeure peut-être la plus neuve. Pourtant, elle contient des études disparates, plusieurs ne se rattachant que marginalement au thème du recueil. Eric Nicholson se penche sur les farces conjugales, écrites et jouées entre 1470 et 1550, et nous rappelle que leurs sujets de prédilection (les délits matrimoniaux, les querelles de sexe, la transgression des rôles) fournissaient non seulement matière à rire, mais aussi « des occasions de réfléchir et de contester l'ordre » (p. 162), d'où la répression du Parlement de Paris qui aboutit à leur disparition. Sylvie Béguin et Kathleen Wilson-Chevalier interrogent avec lucidité l'iconographie de Fontainebleau pour en cerner les enjeux politiques et mettre en lumière les images multiples qui y sont données de François I^{er} (certaines nous plongent dans la perplexité) et de celles qui jouissent alors du pouvoir. Suit l'étude pénétrante de Frédérique Villemur, qui retrace la fortune du mythe de l'androgynie et ses nombreuses interprétations entre 1530 et 1550. On lira avec profit les deux derniers articles. Sylvie Steinberg étudie le mythe antique de l'Amazone de la Renaissance à la Fronde. Ce mythe jouit d'une grande popularité à l'aube des temps modernes, en partie à cause des grands bouleversements qui marquent cette période (voyages, découverte de territoires nouveaux) et de la profusion de journaux de voyage qui viennent confirmer la fable antique. Après un bref examen des sens du terme à l'époque, de ses usages métaphoriques, des tabous du vêtir masculin (voir à ce sujet la belle étude de N. Pellegrin, « Le genre et l'habit » *Clio*, 10, 1999, « Femmes travesties : un "mauvais genre" », p. 21–53), l'auteur s'attache à montrer la dimension politique que le mythe prend à cette époque (la loi Salique est toujours en vigueur et la question des femmes et du pouvoir se pose plus que jamais), en interrogeant successivement la littérature pamphlétaire, les œuvres de fiction, les divertissements de cour et le discours féministe. On pourrait considérer aussi les traités entièrement consacrés à l'histoire des Amazones : ils paraissent nombreux à partir de 1660 (voir l'*Histoire des Amazones* du sieur de Chassipol [1678] et au

siècle suivant le *Traité historique sur les Amazones* de Pierre Petit [1718], l'*Histoire des Amazones anciennes et modernes* de l'abbé Guyon [1740], *etc.*). Il est dommage que l'Amazone chrétienne, pseudonyme de la très célèbre Madame de Balesmont, ne reçoive pas un traitement plus complet. Car comme le souligne Steinberg elle-même, il s'agit là d'un moment capital dans l'évolution du mythe. Avec ce personnage, la figure antique de l'Amazone recouvre sa signification première (symbole de la force, de la vaillance féminine et de la virginité), elle revêt aussi un sens chrétien (l'Amazone incarne alors les vertus chrétiennes de piété, de générosité, de charité). Le recueil se termine avec la savante étude d'Elizabeth Hyde sur le symbolisme floral et le traité sur les fleurs (1676) du sieur de l'Ecluse, dans lequel celle-ci décèle des résistances, des inquiétudes face au pouvoir des femmes, voire un désir de retour à l'ordre qui allait marquer l'arrivée au pouvoir de Louis XIV.

Malgré le problème de cohérence signalé plus haut (commun à tous les actes de colloque), ce recueil, écrit autant pour stimuler que pour élucider, atteint son but en forçant à s'interroger sur la notion même de pouvoir, sur la question du rapport entre les sexes, et en aidant à mieux comprendre l'implication des femmes dans la vie politique, culturelle et sociale de l'époque moderne. On sait gré aux éditrices de lui avoir donné le jour.

COLETTE H. WINN, *Washington University*

Cathy Yandell. *Carpe Corpus. Time and Gender in Early Modern France*. Newark, University of Delaware Press/London, Associated University Presses, 2000. P. 281

Dans ce livre remarquable, Cathy Yandell aborde un sujet d'une très grande envergure et nous offre une analyse érudite, innovatrice et féconde. Comme elle le constate dans son « Épilogue » : « [b]oth male and female poets in early modern France attempt to capture time: indeed, this constitutes the raison d'être of writing » (p. 212). Depuis quelque vingt-cinq ans, nous avons bénéficié de la publication d'un grand nombre d'éditions et d'études critiques des œuvres des femmes écrivains de l'Ancien régime, souvent peu ou pas connues. Je ne connais pourtant aucune étude qui, comme le fait celle-ci, définit comme son *corpus* les œuvres et les recherches récentes touchant à la fois aux hommes écrivains et aux femmes écrivains. Yandell constate de façon tout à fait convaincante que pour comprendre la signification de la temporalité (« time ») au XVI^e siècle, il faut dépasser les études existantes qui se basent uniquement sur les œuvres d'hommes écrivains. Comme elle le constate : « [t]he principal drawback of a reading uninformed by female poets is not so much that it is misogynistic as that it has deprived us of a more multifaceted vision of the temporal *concordia discors* [. . .] at work in all these poets » (p. 12). Les recherches que Yandell a déjà publiées, et qui touchent aux écrivains hommes et femmes de cette époque, l'ont bien préparée à entrepren-